

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Mes batailles et mes deuils

Geneviève Billette

Volume 51, Number 3 (287), February 2010

Théâtre 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Billette, G. (2010). Mes batailles et mes deuils. *Liberté*, 51(3), 41–47.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MES BATAILLES ET MES DEUILS

Il sera également question de joie.

Michel Marc Bouchard a déjà dit de l'écriture théâtrale qu'elle était « l'enfant rebelle et louche de la littérature ». Ça m'a plu. D'une part, parce que les adjectifs « rebelle et louche » m'apparaissent particulièrement justes pour décrire le paradoxe qui anime l'auteur dramatique : il s'escrime avec la même souveraineté que le romancier à dompter les mots sur la feuille, tout en ne rêvant, au fond, que de les voir fuguer vers la scène. Le dompteur s'acharne à dompter le fauve, alors qu'il n'y aura lumière que si le fauve s'évade.

Mais, si l'assertion de Bouchard m'a tant plu, c'est avant tout parce qu'elle inscrit, sans hésitation aucune, l'écriture théâtrale au sein de la littérature. L'écriture théâtrale *est* un genre littéraire. Ça a peut-être l'air évident en 2010, mais imaginez-vous ces mêmes mots énoncés dans les années 1970, période où régnait sans partage la création collective, âge d'or, dans la courte histoire du théâtre québécois, de la diabolisation de la signature de l'auteur. Le mot « littérature », derrière lequel retentit bien évidemment le mot « écrivain », aurait suffi à lui seul à provoquer des émeutes.

Dans la grande mouvance égalitaire et identitaire des années 1970, l'unicité du regard de l'auteur, l'affirmation de cette unicité étaient considérées indésirables. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Je ne prétends pas ici faire une étude approfondie du sujet. Je ne m'attacherai qu'à partager quelques observations, bien subjectives, bien parcellaires, en lorgnant tantôt du côté des aventuriers (je m'exerce chaque jour à trouver une nouvelle expression pour remplacer la si détestable « artistes émergents »), tantôt du côté des structures établies.

Les aventuriers

Il existe à Montréal un fabuleux regroupement de compagnies qui a pour nom le théâtre Aux Écuries. Entre autres choses, les directeurs de ce regroupement coordonnent la formule d'abonnement Carte Premières. Un sésame, si l'on veut, pour assister à bon prix à une multitude de spectacles de la relève.

L'an dernier, les coordonnateurs de Carte Premières ont lancé un nouvel événement : le Gala des Cochons d'or. L'Académie québécoise du théâtre (et sa Soirée des Masques) mourait alors de sa belle mort. Le pied de nez était insolent, certes, mais, disons-le, de santé. Et qui dit gala dit jury, même au royaume de l'insolence. J'ai accepté de faire partie de la cohorte d'évaluateurs (dix-neuf au total, dont le tiers était constitué d'artistes faisant partie de la programmation de Carte Premières).

Je ne prétends pas ici faire une synthèse de la saison concernée, ça m'aurait pris un échantillonnage beaucoup plus large. Disons seulement qu'en fréquentant « les nouvelles voix, mais aussi les nouvelles formes de notre théâtre québécois¹ », je me serais attendue à sortir décoiffée des salles de spectacle. À être confrontée à des ruades artistiques qui n'auraient pu rêver de leur existence dans des cadres traditionnels. Trop souvent, j'ai trébuché sur des propositions qui rivalisaient de conservatisme avec celui qui hante nos grandes scènes, le budget en moins, il va sans dire. Un théâtre conventionnel « pauvre », ça crée une drôle d'impression... Non, au fond, c'est beaucoup plus honnête que les grandes illusions plastiques : la pauvreté, dans ce contexte, a au moins le mérite, si c'en est un, d'exposer à nu, nu intégral, le vide de l'entreprise.

J'ai peut-être l'air de rigoler en écrivant ces lignes, mais, croyez-moi, j'ai un visage de morgue. On parle de la relève, du renouveau... Et personne ne semble animé du désir d'ébranler les colonnes du temple. Cela dit, ma génération artistique n'a pas fait mieux. Nous n'avons

1. Site Internet de Carte Premières (<http://cartepremieres.com/>).

pas fait exploser grand-chose, presque tous nous attendions, docilement agenouillés, la reconnaissance des pairs établis et influents. Je plaide coupable, mais de constater aujourd'hui que ce réflexe semble se perpétuer... Et surtout de constater que la nouvelle génération s'agenouille, à son tour, devant les *mêmes* figures, les *mêmes* modèles... Oula, ça ne va pas, ça ne va pas du tout.

Mais revenons à la saison de Carte Premières. Quelle est la valeur du théâtre si aucune pensée artistique, aucune vision ne président à l'aventure ? Au nom de quoi, alors, convoque-t-on le public ? La vraie question est peut-être la suivante : le convoque-t-on vraiment ? La bénédiction, d'ordinaire, se recevait en privé. Pourquoi ouvrir les portes et pousser l'audace jusqu'à faire payer, si le seul désir est de voir les pontes du théâtre nous voir sur les planches, dans l'espoir qu'ils nous adoubent, appellent, engagent ?

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

Lors des délibérations du jury, alors que les propositions fusaient pour mettre en lumière le travail d'interprètes, de concepteurs, de metteurs en scène, il y en avait douze par colonne, le jury a peiné pour inscrire le nom de quatre auteurs au palmarès des nominations. Seulement quatre, alors qu'une grande part de la programmation présentait des textes inédits. Et je rappelle qu'autour de la table siégeaient plusieurs artistes faisant partie de cette même programmation. Si j'ai été surprise de leur soudaine rigueur, je me suis à la fois demandé pourquoi cette rigueur ne s'exerçait pas en amont.

Chacune de ces compagnies a cru bon faire appel à des concepteurs, à des interprètes, à des artistes qui, peu importe les centimètres ou kilomètres que compte leur cursus, sont investis à fond dans leur art. En ce qui a trait au texte, non. Pourtant, ce ne sont pas les auteurs dramatiques qui manquent au Québec. Et je suis certaine que bon nombre d'entre eux se prêteraient volontiers au jeu de plonger dans une aventure de création avec une jeune compagnie. On pourrait donc bricoler un texte ? Une scénographie, non, des éclairages, non, mais un texte, oui, ça se bricole. Tiens, ça me rappelle une certaine époque...

Bien sûr, je fais exprès de prendre le problème à rebours. Ces compagnies, ou encore le projet ponctuel de production, se sont sûrement d'abord formées, dans plusieurs cas, autour du texte. Reste qu'au final, personne n'avait envie de célébrer ces essais sans lendemain. Mais surtout sans promesse. Aussi imparfait soit-il, habituellement,

sous la plume d'un auteur, un premier texte crie au loin, appelle en son sein le deuxième.

Les établis

Ce qui distingue avant tout un auteur, c'est le regard singulier qu'il pose sur le monde. Réplique après réplique, pièce après pièce, c'est ce rapport au monde, mariage d'impressions, de réflexions, de doléances, d'embrasement, qu'il tente d'apprivoiser et d'articuler. Bien sûr, chaque pièce est importante en soi. Mais la friction ou la résonance des différentes pièces entre elles m'apparaissent également parlantes. Je leur prête la même puissance d'écho que celle que je prête à l'espace qui grouille entre deux répliques d'un dialogue.

Entre deux pièces, une histoire se raconte. Celle du temps, celle des métamorphoses, celle de la quête.

J'ai la sombre impression que beaucoup d'institutions, parce que prises à la gorge par des impératifs financiers, ont quelque peu délaissé le principe de quête artistique. Ici, désolée, je n'ai ni anecdotes ni chiffres. Je n'ai que ma sombre impression. Quelques compagnies échappent joyeusement à cette affirmation, mais, de façon générale, un certain éparpillement semble sévir. Peu de structures établies, ce me semble, s'attachent à suivre avec envie des parcours d'artistes, qu'ils soient auteurs ou autres. Les choix semblent plutôt se faire « à la pièce ». Tyrannie marketing de la course à l'événement ? Un tel glissement ne peut s'opérer qu'au détriment du sens.

Le sens. Avant de sauter à pieds joints sur ce mot — j'en meurs d'envie —, je vais m'aventurer à quelques réflexions.

L'histoire du théâtre québécois à proprement parler est si courte, j'ai l'impression que nous sommes les héritiers de chacune de ses décennies. Personnellement, je me reconnais tout autant dans l'urgence de parole des années 1970, dans l'adresse à la collectivité, que dans le désir d'exploration formelle des années 1980. Mon berceau, à titre d'auteur, se situe vraisemblablement sur une ligne frontière entre ces deux temps.

Oui, je crois que nous sommes tributaires de chacune des décennies théâtrales. Mais, parfois, je m'inquiète de ce que nous conservons comme héritage.

Il n'y a qu'à prendre Gauvreau, par exemple. Quelles traces a-t-il laissées sur nos scènes, ne serait-ce que symboliquement ? S'il y en a un qui avait l'heur de faire retentir puissamment, dans chaque sylabe et entre chaque morceau, le principe inaliénable de quête...

Les années 1970 ont gommé la signature de l'auteur, je ne m'en réjouis pas, mais pour ce que j'en sais leur moteur, à tout le moins, n'était ni le vide, ni le bricolage, encore moins le besoin de voir leur existence se voir confirmée en ayant leur nom dans les pages du *Voir*. Ces artistes avaient au moins la force de frappe de décoiffer, non ?

Les années 1990 ont laissé s'immiscer une logique nouvelle, celle de l'industrie du spectacle. Il m'arrive de me demander s'il n'y avait tout de même pas une leçon à tirer de cette dangereuse tangente, ne serait-ce que pour mieux la réfréner. Les années 1980 avaient été, d'un point de vue dramaturgique, absolument flamboyantes, mais à la fois un peu nombrilistes. On retrouvait un nombre impressionnant de figures d'artistes au cœur des pièces, sans compter la multiplication des mises en abyme. Le théâtre, trop souvent, ne parlait que de lui.

Aurait-on pu retenir des années 1970 l'impact de la parole, la dangerosité des mots ? Aurait-on pu retenir des années 1980 le brio formel ? Et des années 1990 l'avertissement clair de ne pas perdre de vue le spectateur, lire : la société tout entière ?

Le sens !

Le voilà, le fameux mot qui me fait piaffer, qui me fait même parfois mordre mon oreiller en pleine nuit, c'est la spectatrice qui parle : le sens ! Qu'est-ce qu'on vient de me raconter ? Sur quel aspect de la condition humaine m'a-t-on invitée à réfléchir ?

Où diable est passé le sens ?

Oui, la participation des fonds privés fait bel et bien partie dorénavant du paysage théâtral québécois. Non, le Québec ne sera jamais une Allemagne, où les subventions publiques portent à bout de bras cet art, mais le Québec ne sera jamais non plus un petit New York, où aucun spectacle, pas même le plus modeste, ne saurait exister sans le soutien du privé.

Peu importe le modèle qui adviendra, modèle déjà en train de se définir, on ne me fera jamais avaler que c'est par la seule présence de fonds privés que s'explique la fuite du sens.

Je m'imaginais bien mal des gens d'affaires ou autres citoyens philanthropes soutenir en temps et en argent le théâtre dans le seul but de le décérébrer. Et, même si ce complot aussi ridicule qu'improbable s'avérait, celui-ci ne déposséderait en rien les artistes de leur pouvoir de résistance.

Peut-être que nous, artistes, avons des questions à nous poser. Et si nous avions, sans sourciller, intégré à la perfection la logique commerciale ? Et si, même de façon inconsciente, les retombées sonnantes représentaient dorénavant à nos yeux le véritable sceau de succès ? Et tant pis pour le sens.

Et tant pis pour le spectateur.

À titre de spectatrice, je sors trop souvent la tête vide des salles de théâtre. Et, ce qui est le plus terrible dans mon cas, c'est que, si on ne me convoque pas sur le terrain de la réflexion (ne serait-ce que via la proposition formelle), le cœur refuse de se laisser emboîter. Il est vrai que j'aime passionnément le théâtre, je suis donc extrêmement exigeante à son endroit. Mais je ne vais pas au théâtre qu'en solitaire et, bien souvent, mes compagnes ou compagnons de voyage affichent le même air insatisfait. Ils ont encore comme un petit creux, pourrait-on dire... Je ne fais pas partie du club Mensa, je ne fréquente pas les membres du club Mensa. Je parle ici de gens curieux des arts, certes, mais surtout de gens qui s'efforcent au quotidien, qu'ils soient instituteur, infirmier, agent d'assurances, professeur, informaticien, psychologue, de réfléchir avec ferveur à un monde meilleur. Pardon de parler en leur nom, mais je crois qu'ils attendent du théâtre, parce qu'observatoire privilégié de l'humanité, une certaine densité. À tout le moins, une densité à la hauteur de leur propre expérience de vie et de travail.

Tout au long de mon parcours d'auteur, je n'ai rencontré que des spectateurs d'une formidable acuité. Ça vaut pour les enfants, ça vaut aussi pour les adultes, et ce, même s'il ne s'agissait pas de gens cumulant les diplômes. L'expérience de vie, ah, l'expérience de vie, s'il y a un phénomène qui rend le regard pénétrant et aguerri... J'ai rencontré ces « redoutables » spectateurs face à mes propres textes, mais aussi au sortir de spectacles. J'adore l'indiscrétion des trottoirs. Me rapprocher le plus possible de petits groupes, quitte à passer pour inquiétante. Je suis toujours sciée de la pertinence des premières réactions : les longueurs sont identifiées, ainsi que les joyaux, ainsi que les errances...

L'avenir du théâtre ? La foi en le spectateur

En septembre dernier, on m'a raconté une belle histoire. Laurent Muhleisen, directeur artistique de la Maison Antoine Vitez (centre de traduction) et président du bureau des lecteurs de la Comédie-Française, était de passage à Montréal. Nous étions attablés, lui,

quatre collègues auteurs québécois, ainsi que moi-même. Monsieur Muhleisen s'empare du crachoir : « Je ne sais quelle image vous pouvez avoir de la Comédie-Française, mais, depuis quelques années, nous nous risquons à quelques ébranlements. À présenter des relectures denses d'œuvres du répertoire. Mais ça n'a pas été sans heurts ni conséquences. Il y a trois ans, à la suite d'une relecture un peu audacieuse, c'était un Genet, une spectatrice, abonnée à la Comédie-Française depuis 50 ans, s'est trouvée mal. Elle était accompagnée de sa fille, elles sont sorties lors de la représentation, et la vieille dame a, hélas, poussé son dernier souffle dans les escaliers du théâtre. Sa fille a écrit à la direction du théâtre quelques semaines plus tard... Elle nous écrivait parce que les tout derniers mots de sa mère avaient été prononcés à l'endroit de la Comédie-Française. »

Vous pouvez imaginer cinq auteurs québécois attendant en salivant le détail de la volée de bois vert réactionnaire ?

Les derniers mots de cette dame ? « Ah, enfin, ça bouge un peu à la Comédie-Française. »

J'aime cette histoire. Il s'agit bien évidemment d'une histoire romancée, mais je n'ai absolument rien contre les jolis mensonges, surtout s'ils peuvent me servir de phare.